



Festival de Cannes 2009 18/05/2009 à 10h00  
Jaffa-Sofia : plus moches les villes

Fafs. Une Israélienne, un Bulgare et deux portraits d'une jeunesse paumée.

Par PHILIPPE AZOURY

D'un côté, sans doute un des films les plus attendus par les cinéphiles, le deuxième opus d'une cinéaste qui avait déboulé par surprise en 2004 avec un bijou : Mon trésor, le plus beau film que nous ait jamais envoyé le cinéma israélien. Comment, pour Keren Yedaya, arriver à dépasser cette onde de choc ?

De l'autre, un parfait inconnu, jeune Bulgare de 34 ans passé par la Femis, mais entouré depuis le début du Festival d'une bonne rumeur : «Ratez ça et ayez l'air con dans cinq ans.»

Les choses allant de plus en plus vite, la question, en plein début d'affolement cannois, est de ne pas décevoir les attentes mises en lui douze minutes auparavant, seulement. Cannes, la chair fraîche, une découverte par jour sinon l'accrédité casse les sièges... tout se joue sur un coup.

Soupape. Mais encore : deux films qui sont préoccupés sensiblement par la même chose : la violence intestine qui gangrène leur pays, la haine reportée sur les voisins les plus proches ; quand les discours politiques les plus violents empêchent les hommes de vivre, leur servant de soupape libre pour relâcher toute leur connerie. De Jaffa à Sofia, deux portraits d'une jeunesse perdue. Pour le reste, on évitera de rapprocher ces deux films uniquement parce qu'ils nous seraient envoyés de pays supposés être cinématographiquement petits (on n'en est plus là, n'est-ce pas ?).

Keren Yedaya, donc. Quand Jaffa commence, il est divinement intrigant. Cette lumière, tout d'abord. Délibérément artificielle, rappelant ce que William Lubtchansky pouvait faire avec les Straub en 1984 sur Amerika, mais à la différence que Pierre Aïm, le chef opérateur de Keren Yedaya, a travaillé en couleur : des bleus, des rouges, des teintes ocre.

Le ton, les zooms, les unités de lieux, on croit rêver, mais non. On est bel et bien dans une sitcom : plus belle la vie (entre habitants juifs et arabes) dans un garage à Jaffa : patrons israéliens, deux enfants : un fils arrogant et paumé, une fille enceinte en secret du mécano arabe. Et bientôt des provocations, un mort, un enfant qui naît dans le mystère, des reniements, de la tragédie. Que Yedaya traite à la fois dans la jubilation du roman-photo populaire et avec la distanciation contemporaine, moderne, qui est la sienne.

Chahine vient de renaître, mais en Israël et sous les traits d'une fille décidément douée. On lui en voudrait juste de ne pas réussir à frapper aussi fort que la première fois. Mais en 2004, elle nous avait dévastés... Et ce genre de chose n'arrive qu'une fois.

Kamen Kalev, donc. Premières séquences intensément physiques, plongée (coup de boule, plutôt) en milieu skinhead bulgos. Bêtise faf, violence gratuite, hooliganisme et pur saccage. Deux frères : l'un pour frapper, l'autre pour apprendre à connaître. Une famille turque corrigée par des cons. Un début d'amour rendu impossible, là encore. La tragédie antique toujours aussi pimpante.

Ficelles. Eastern Plays a sans doute du mal tenir le programme sur la totalité de son heure et demie, la faute notamment à quelques ficelles de scénario assez inutiles ; pas si grave : un filmeur est né. Bon directeur d'acteur, de surcroît. Y a de l'espoir.